

Bernard Lapinalie

Commentaire d'un passage du séminaire *Encore* *

Nous voici, avec mes deux collègues, invités au moment de conclure cette année de séminaire École à partir de la lecture d'un passage du séminaire *Encore* choisi par les organisateurs ¹. J'ai choisi de faire le commentaire de ce passage avec l'option de montrer que Lacan, parlant de l'amour, vise la question du lien de la cure analytique.

Lacan commence donc avec cette affirmation que « tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients » ; et il ajoute aussitôt que « le transfert [...] n'en est qu'application particulière et spécifiée ». N'ayons donc plus de doute, ce que vise Lacan, qui dit et redit que son séminaire s'adresse aux psychanalystes, ne concerne pas tant l'amour que le transfert et, j'ajouterai, le savoir du psychanalyste.

Notons déjà que Lacan semble ici reprendre une thèse freudienne : si l'amour, comme le transfert, a ses raisons que la raison ne connaît pas, la psychanalyse, elle, apporte la raison de l'inconscient – l'inconscient de l'un sachant reconnaître le partenaire de l'amour à quelque chose qui dépend de l'inconscient de celui-ci.

Pourtant la thèse est bien lacanienne dans la mesure où Lacan, lui, vient dire, ici, ce que l'inconscient reconnaît chez l'autre dans l'amour. Il dit que « c'est la façon dont l'être est affecté [par *lalangue*] en tant que sujet du savoir inconscient ² » qui est reconnue par l'inconscient. Ajoutons que ça vaut aussi pour le transfert, à condition de démêler le fait que l'analyste, lui, serait plutôt un partenaire prêt à l'emploi transférentiel, pour le tout venant analysant.

Soyons attentifs au fait que Lacan ne dit pas que c'est *lalangue* qui est reconnue, mais que c'est « la façon dont l'être parlant est affecté par *lalangue* ». On comprendra mieux ce qu'il veut dire lorsqu'il précisera un peu plus loin que ce qui est reconnu ne tient à rien d'autre que la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil du rapport sexuel, non comme sujet, mais comme parlant.

Pour comprendre l'importance de cet ajout de Lacan à l'inconscient freudien et commenter ce passage, il me paraît opportun de rappeler ce qui a été décisif avec cette *lalangue* que Lacan a introduite un an auparavant dans *Le Savoir du psychanalyste*. *Lalangue*, sa *motérialité*, donne une consistance réelle et singulière à l'inconscient qui affecte l'être parlant en produisant des effets de jouissance toujours singuliers. *Lalangue* apporte ainsi le point de vue de l'existence, c'est-à-dire de la singularité, et plus seulement de la structure. Avec le Un incarné dans *lalangue* et ses effets, Lacan a entamé la voie qui pourrait rendre compte du lien – seulement supposable avec Freud – entre l'existence de chacun et son inconscient, y compris dans le mystère de ses amours et du transfert.

Pourtant Lacan est ici contrariant lorsqu'il insiste beaucoup sur une autre dimension de ce qui est reconnu dans l'amour et le transfert ; une dimension qui semble même antinomique avec l'idée de reconnaissance. Il s'agit de la dimension d'*indécidable* de *lalangue*, ce qui laisse une part d'ombre inéliminable sur les effets de *lalangue*, soit de ce qui est reconnu dans l'amour... ce qui pose bien sûr une difficulté, pas tant dans l'amour qui, lui, ne demande pas d'éclairage, que pour la cure, le transfert et l'interprétation.

Cette part obligée d'*indécidable* de ce qui est reconnu par l'inconscient, Lacan la pose sans ambiguïté lorsqu'il parle d'« une reconnaissance à des signes toujours ponctués énigmatiquement ³ ». Et même dire « à des signes » revient à marquer ces signes de la plus grande indécision pour celui qui est en position de les reconnaître – dans l'amour, comme dans l'analyse. Même quand il a parlé, dans le paragraphe qui précède, du Un incarné dans *lalangue* – dont ce sont justement les effets subjectifs qui sont reconnus –, il a aussitôt assorti ce Un lui-même d'une dimension d'*indécidable* en affirmant que « ce Un reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée ».

Toujours dans le sens de l'*indécidable* quant à ce qui est reconnu, il ajoute que « du partenaire, l'amour ne peut réaliser que [...] les chemins d'une reconnaissance ⁴ ». Ce n'est donc pas le coup de foudre. « Réaliser les chemins d'une reconnaissance » souligne plutôt ce qui se construit, à partir d'une rencontre, avec la dimension du *semblant* à l'œuvre, et donc sur fond d'incertitude.

N'est-ce pas du transfert que parle ici Lacan ? Le transfert qui réalise expérimentalement les chemins de cette reconnaissance... réalisation cocasse où l'analysant s'invente un partenaire analyste souvent improbable, mais nécessaire.

Réalisation inépuisable dans l'amour, jamais atteinte, mais où on peut changer de partenaire... Mais réalisation épuisable, par définition, dans le transfert si on pense une fin pour l'analyse – et ce, en principe, sans le secours du changement d'analyste, de partenaire.

Reste que nous ne savons pas comment l'inconscient effectue les chemins de cette reconnaissance... Pourtant, si l'on veut bien remarquer que Lacan nous propose ici une clinique de l'amour – et de l'amour de transfert – réglée par *un inconscient qui sait interpréter*, alors nous sommes censés savoir comment l'inconscient interprète. Lacan ne le dit pas dans ce paragraphe, mais c'est implicite quand il y parle de ce qui s'écrit, de ce qui cesse de ne pas s'écrire... C'est là que nous devrions nous souvenir de ce qu'il a dit dans sa leçon intitulée « La fonction de l'écrit » – je le cite : « Le sujet de l'inconscient nous devons le supposer *savoir lire* ⁵. » Il s'agit de sa thèse selon laquelle, dans la parole, lorsqu'elle est arrimée dans un discours, il y a un effet d'écrit. Dans l'amour et le transfert l'inconscient interprète donc, au sens d'un lecteur, ce qui s'écrit d'effets de jouissance, faisant une autre lecture de ce qui se présente de signifiant chez l'autre ; d'où le comique de l'amour, nulle part mieux révélé que dans le cocasse du transfert. Voilà pour le comment.

Quant à comment l'analyste effectue les chemins de ce qu'il a à reconnaître, on peut alors se souvenir qu'avec la fonction de l'écrit et de la lecture, Lacan, en 1973, n'a pas seulement impliqué l'inconscient-interprète, mais aussi l'analyste-interprète lecteur ; c'est la postface du *Séminaire XI* de janvier 1973 : « [...] l'inconscient, soit ce qui se lit avant tout [...] là où on [l'analyste] a le devoir d'interpréter ⁶ ». Autrement dit, Lacan a hissé au même plan l'inconscient et l'analyste, tous deux interprètes lecteurs... à ceci près que, dans l'analyse, l'interprétation du second va contre l'interprétation du premier – l'analyse n'est pas l'inconscient. J'y ajouterai le mystère de l'analysant interprète lecteur, arrivé à une autre lecture, pour le moment de conclure.

En poursuivant notre lecture, je propose que c'est encore le transfert que vise Lacan lorsqu'il souligne le ressort et l'impuissance de l'amour, en indiquant que l'amour est mis à l'épreuve de l'affrontement du parlant à l'impasse du rapport sexuel qu'il n'y a pas ⁷. En effet, le transfert n'est-il pas la mise à l'épreuve expérimentale de l'affrontement de l'analysant à cette même impasse ? À l'impasse du deux qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et dont est responsable l'analyste, comme il est responsable de l'inconscient ?

Et lorsqu'à la fin du paragraphe Lacan nous dit comment se fait la reconnaissance du partenaire amoureux au regard de cette impasse, « c'est

par la façon dont le rapport dit sexuel – devenu là rapport de sujet à sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient – cesse de ne pas s'écrire » – ce qui veut dire que dans l'amour, dans l'amour seulement, le rapport sexuel peut se lire, même s'il ne s'agit que des chemins d'une reconnaissance illusoire... n'est-ce pas aussi bien le transfert qui est visé ? L'analyse, avec la séparation de fin, ne passe-t-elle pas également par la reconnaissance du partenaire fictif que l'analysant s'est donné dans la personne de l'analyste ?

Mais alors, qu'est-ce qui rend possible l'arrêt des chemins de la reconnaissance dans une psychanalyse, la fin du transfert ? Car, si l'interprétation de l'analyste va contre l'illusion de l'amour de transfert, elle n'a pas de prise directe sur l'inconscient de l'analysant – cet inconscient qui ne demande rien à personne ni à l'analyste, et qui ne veut qu'une chose : faire la jouissance Une... encore ! La question est donc de savoir comment l'inconscient de l'analysant peut s'ouvrir à un autre frayage pour la fin.

Pour répondre, dans ce séminaire, Lacan nous a donné une piste le 9 janvier 1973, qui est de la même veine : « Dans le discours analytique, le sujet de l'inconscient, non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire ⁸. »

Mais apprendre à lire quoi, et jusqu'où ? Disons pour ce texte : apprendre à lire jusqu'à avoir aperçu *l'Un qu'il y a, l'essaim* bourdonnant, « qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée » de l'analyse, mais qui existe là où il n'y a pas de rapport sexuel, là où il n'y a pas de deux... d'où peut s'apercevoir la castration qui, alors, est Une.

Pour conclure le commentaire de ce passage, aujourd'hui, je dirai que si du partenaire, l'amour ne peut constituer que les chemins d'une reconnaissance... l'analyse, c'est-à-dire le transfert, réalise les chemins d'une reconnaissance du partenaire à l'envers, permettant qu'à la fin, comme disait Lacan au début de son enseignement, « quand il [l'analysant] aura parlé de lui, qui aura sensiblement changé dans l'intervalle, à vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse ⁹ ».

Mots-clés : amour, transfert, reconnaissance, indécidable, interprète lecteur.

*  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131-132.

Citation du passage commenté : « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. Si j'ai énoncé que le transfert, c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est qu'application particulière, spécifiée, de ce qui est là d'expérience. Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que, au milieu de cette année, j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient. Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* – et de l'autre, je dirai folle, énigmatique. N'est-ce pas à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ? Du partenaire, l'amour ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie, pour me faire entendre, le courage, au regard de ce destin fatal. Mais est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance ? Cette reconnaissance n'est rien d'autre que la façon dont le rapport dit sexuel – devenu là rapport de sujet à sujet, sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient – cesse de ne pas s'écrire. »

1.  Intervention faite au séminaire École organisé par le Conseil d'orientation, la CAG et le COE de l'EPFCL, Paris le 19 juin 2014.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

3.  *Ibid.*

4.  *Ibid.*

5.  *Ibid.*, p. 38.

6.  J. Lacan, « Postface du séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 503.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

8.  *Ibid.*, p. 38.

9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 182.